

LE RADEAU

AU DÉLICIEUX POÈTE EN PROSE M. OMER HÉROUX

Dans la forêt et sur la cage
Nous étions trente voyageurs
CRÉMAZIE

Row, brothers, row, the stream runs fast,
The Rapids are near, and the daylight's past
MOORE

Dans le lointain des eaux baignant les pieds du morne,
Où, dans quelques instants, s'étendra la nuit morne,
Sur le miroir du lac par le couchant rougi,
Un point vague et confus tout à coup a surgi.
On dirait qu'il se meut, on dirait qu'il avance,
En oscillant il suit le fil de l'onde immense.
Il grandit, et parfois lance comme un éclair ;
Il grandit, et nous semble un vaste oiseau de mer
Effleurant de son vol la lame cristalline.
Il grandit, il grandit toujours, et se dessine.
Est-ce un énorme amas d'algues et de roseaux
Qui s'approche de nous, entraîné par les eaux ?
Est-ce un flot flottant ? Est-ce une nouvelle arche ?
Non, c'est d'une forêt un large pan qui marche,
C'est un radeau géant que de lourds avirons,
En cadence tirés par d'âpres bûcherons,
Gouvernent au milieu du grand lac qui sommeille.

Aucun bruit sous le ciel ne frappe notre oreille,
Hors le sourd grondement du rapide en aval,
Vers lequel est guidé le radeau colossal,
Hors le gazouillement suave de la brise.....
Et la "cage" à présent nettement se précise.
Un brasier étincelle et pétille au milieu,
Et trente "voyageurs", groupés autour du feu,
Entre eux parlent tout bas du retour aux villages.
Ils ont passé cinq mois sur des rives sauvages,
Ils ont durant cinq mois, sous des bois giboyeux,
Abattu par milliers chênes et pins neigeux,
Et plus d'un maintenant sent frémir tout son être,
En croyant déjà voir s'ouvrir une fenêtre
Où quelqu'un qui l'attend, anxieux, incertain,
Se penche pour sonder du regard le lointain.

Et la "cage" sans fin suit l'onde qui l'entraîne ;
Et, debout sur un roc de la plage sereine,
Un farouche Iroquois, des éclairs dans les yeux,
Murmure en regardant passer sur les flots bleus
L'énorme train de bois gouverné par des rames.
Pour lui cette forêt, que balancent les lames,
Peut-être avait des siens abrité le tombeau,
Pour lui les bûcherons groupés sur le radeau
Sont autant d'ennemis, qui, rasant pins et chênes,
Chassant tout le gibier des sauvages domaines
Qu'habitaient ses aïeux libres et triomphants,
Contraignent à jeûner sa femme et ses enfants,
L'Indien maudit les blancs que l'industrie enfièvre,
Et parfois un sourire affreux crispe sa lèvre :
Il croit voir sous les flots du rapide prochain
S'engloutir à jamais tous les hommes du train,
Et savoure déjà l'horreur de ce naufrage.

Les "voyageurs" toujours parlent de leur village,
L'oeil tourné vers les bords du grand lac azuré,
Que la légende, un jour, de son aile a doré.

Ces hommes sont altiers par le coeur et la taille.
Ils aiment l'aventure autant que la bataille,
Et Montferrand, Cadot, Des Ormeaux, et Cadieux
Par eux sont vénérés comme des demi-dieux.
Ils sont les descendants d'une race choisie
Qu'enivraient les combats, l'art et la poésie,
Ils sont les descendants des vieux coureurs des bois

Dont Aimard et Cooper ont redit les exploits,
Qui, partout de l'honneur portant le fier symbole,
Pour la France ont fondé plus d'une métropole,
Et leurs pères ont fait un travail surhumain,
Le fusil à l'épaule et la hache à la main.
Ils aiment à chanter, et leur chanson naïve
Rythme le mouvement de la rame massive.
Ils chantent constamment, et leur inculte voix
A la fraîcheur des eaux, des bois et des écores
Dont elle fait frémir les mille échos sonores.

Depuis quelques instants les hardis voyageurs
Ont cessé tout propos et restent tout songeurs :
Ils vont bientôt glisser dans un immense abîme.

Soudain de ces vaillants le groupe altier s'anime,
Et, sur un simple mot du chef, les bûcherons
Ensemble ont empoigné les pesants avirons,
Sur qui le brasier jette encore un reflet pâle,
Puis, découvrant leur front tout bronzé par le hâle,
Dont savent se moquer ces rudes gaillards-là,
Ils entonnent en choeur l'"Ave Maris Stella".....

Comme à regret, l'écho des bosquets de la berge
Redit le dernier mot du vieil hymne à la Vierge,
Et le bruit cadencé des rames dans les flots
Remplace le doux chant si cher aux matelots.

Plus vite à présent va le grand radeau solide,
Brusquement attiré par le prochain rapide.
Il décroît, il décroît dans le courant lointain,
Où le dernier reflet du couchant s'est éteint,
Et sur lequel le soir verse déjà son ombre.
Il décroît, il décroît toujours dans la pénombre.....
Il vient de s'engager dans le "saut" écumant,
Et sa masse à nos yeux disparaît par moment
Sous les blancs tourbillons des flots qui le submergent.
De partout, devant lui, de noirs rochers émergent.
Là tout est trahison, rage, tourment, horreur.
Et l'abîme rugit comme un fauve en fureur,
Les pins flottés, sur l'eau que la nuit enténébre,
S'entre-choquent avec un bruit sourd et funèbre,
Et les arbres du bord, plein de sombres clameurs,
Défilent devant l'oeil aveuglé des rameurs
Comme un rideau d'éclairs qui sans fin se déroule.
Guetté par les brisants, poursuivi par la houle,
Gémissant sous l'effort vertigineux des flots,
D'où montent à la fois des rires, des sanglots,
Le radeau fuit toujours sur les eaux effrénées,
Se dressant au sommet des vagues déchainées,
Ou plongeant brusquement dans des remous sans fond.
Par instants avec l'ombre et l'écume il se fonde,
Par instants on croirait que plus rien ne surnage.
La "cage" de douleur vibre dans l'engrenage
Qui l'entraîne sans fin vers le fleuve géant,
Et dans la fauve horreur de l'abîme béant
La vitesse des flots délirants s'accélère,
Et les fiers "voyageurs", en proie à la colère
De la vague qui hurle autour du lourd radeau
Et les couvre parfois d'une avalanche d'eau,
Debout, l'oeil en éveil, comme cloués aux rames,
Le visage éinglé par le grand fouet des lames,
Guident, sans tressaillir, sur le gouffre qui bout,
A travers les écueils qui se dressent partout,
La flottante forêt qu'emporte le rapide.....

Le long "saut" est franchi par le groupe intrépide,
Qui, tout joyeux, s'est pris à chanter aussitôt.....
Et le vent nous apporte, en caressant le flot
Du grand lac qu'a doré l'aile de la légende,
Les sonores lambeaux d'une chanson normande.

W. CHAPMAN.

Darle encore des ruines occasionnées par le jeu à
la Bourse. Cela ne finira donc pas !

Je reçois même par la poste les vers suivants,
sans nom d'auteur, mais que je crois avoir déjà
vus quelque part, je ne sais où. C'est une imita-
tion assez réussie de la fable "La Cigale et la
Fourmi" :

Je dois dire tout d'abord que le mot "Coulisse"
s'emploie pour désigner l'endroit où se rassem-
blent les agents de change, c'est donc à peu près
la même chose que la Bourse.

La Coulisse ayant monté
En pleine sécurité,

Se trouva fort dépourvue
Quand la baisse fut venue.
Pas d'argent, plus de crédit,
Pour payer point de répit.
Elle alla crier famine
Chez la Banque, sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelques sous pour tripoter
Jusqu'à la hausse nouvelle,
"Je vous paierai, lui dit-elle,
Fin prochain, délai légal,
Intérêt et principal."
La Banque n'est pas prêteuse :
C'est là son moindre défaut.
"Que faisiez-vous au temps haut ?
Dit-elle à cette emprunteuse.

—Chaque jour, à tout venant,
J'achetais, ne vous déplaie.
—Vous achetiez, j'en suis fort aise,
Eh bien ! vendez maintenant."

◆◆ Les journaux d'Ontario contiennent, de-
puis peu de temps, des articles tendant à conseil-
ler aux jeunes gens se destinant au commerce
d'apprendre le français, afin, disent-ils, de pouvoir
mieux convaincre les Canadiens-français de la
supériorité des produits qu'ils veulent leur
vendre.

Mieux vaut tard que jamais.

LEON LEDIEU.